

Mieux vaut en rire

Une vie démente d'Ann Sirot et Raphaël Balboni

Charles-Henri Ramond

Volume 40, Number 1, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

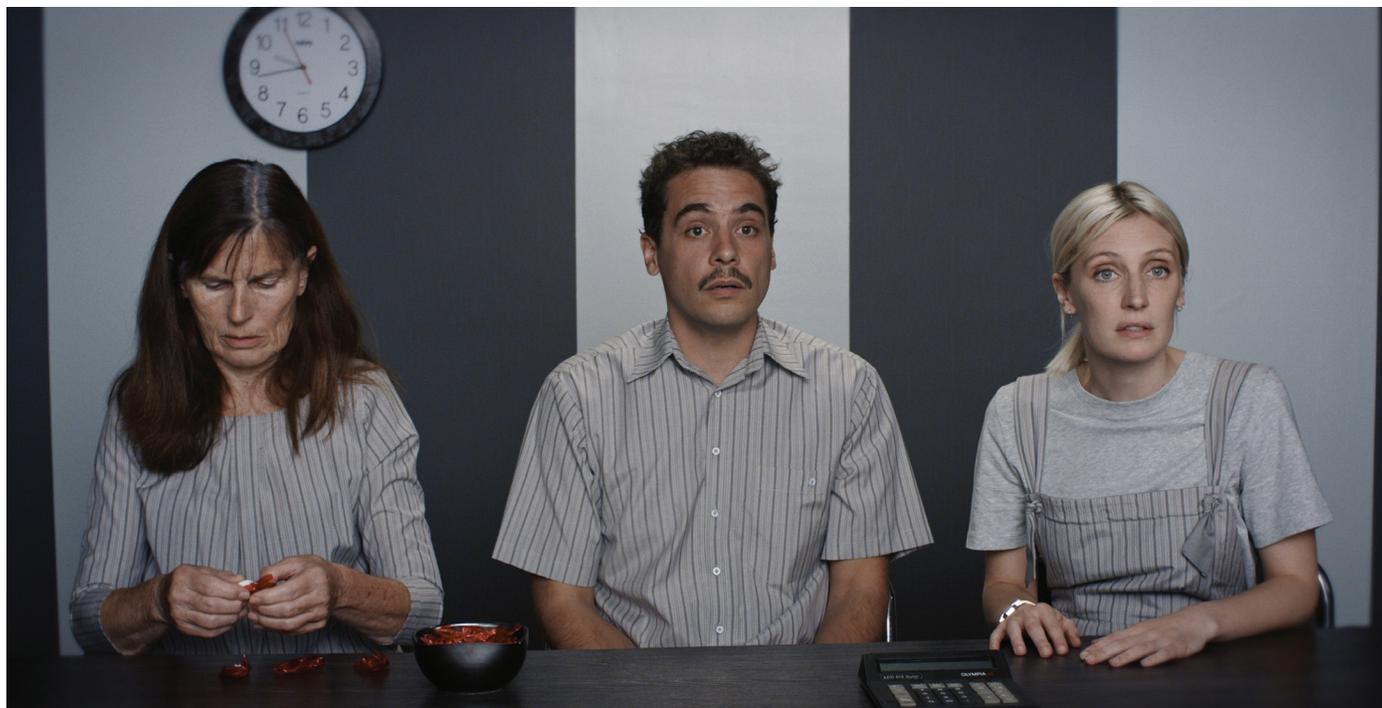
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ramond, C.-H. (2022). Review of [Mieux vaut en rire / *Une vie démente* d'Ann Sirot et Raphaël Balboni]. *Ciné-Bulles*, 40(1), 12–13.



Mieux vaut en rire

CHARLES-HENRI RAMOND

Canard. Belette. Lapin. Renard. Quatre mots anodins qui sonnent comme un signal d'alarme pour Suzanne, protagoniste d'**Une vie démente** des Belges Ann Sirot et Raphaël Balboni. Par son métier de directrice d'un centre d'art contemporain, la pétillante septuagénaire a toujours été considérée comme une femme libre, hors des convenances, un peu exubérante. Mais le fait qu'elle ne puisse répéter cet enchaînement simple sans se tromper est le signe évident d'un début de démence précoce. L'annonce a l'effet d'une bombe; autour d'elle, tout bascule.

Selon l'OMS, les troubles mentaux toucheraient plusieurs centaines de millions de personnes dans le monde. Il apparaît donc naturel que depuis les années 1960, alors que l'on commençait à mieux les appréhender, nombre de scénaristes se soient penchés sur les affres vécues par ces êtres, incurables pour une bonne

part, porteurs d'univers dramatiques au potentiel riche, presque insondable. Misant sur le naturalisme, les auteurs, qui se sont avancés sur le terrain de la déchéance, ont souvent fait preuve d'un propos respectueux et empathique, intimiste et pudique. Certains d'entre eux ont effectué un détour vers le romanesque ou la légèreté, mais assez peu ont fait appel au rire désinhibé ou à la loufoquerie. **Away from Her** de Sarah Polley (2007), **Silver Linings Playbook** de David O. Russell (2012) ou **Still Alice** de Richard Glatzer et Wash Westmoreland (2014) sont quelques-unes des œuvres récentes traitant spécifiquement du sujet. Signalons également **Les Intranquilles** (2021), l'ambitieux et très probant drame sur la bipolarité de Joachim Lafosse, aussi présenté à Cinemania cette année aux côtés d'**Une vie démente**.

Refusant la lourdeur, le mélo ou le constat clinique, Sirot et Balboni optent pour la

fantaisie pure afin d'aborder un thème qui les touche de près, le récit étant librement inspiré de leur expérience personnelle. Avec son éloquent titre international **Madly in Life** (follement en vie), **Une vie démente** étonne d'emblée tant il s'avère à contre-courant de la vision commune. Sa tonalité bien particulière se caractérise par un humour jamais moqueur ni cynique, installé avec force dans une séquence introductive, tandis que Suzanne achète un matelas et des draps assortis à son fils dans un grand magasin de Bruxelles.

Ces quelques minutes désopilantes lancent un sérieux défi à l'auditoire, au risque de le déstabiliser. La scène suivante confirme l'audace de l'exercice: Alex et Noémie consultent un médecin pour savoir s'il y a une position sexuelle idéale pour avoir un bébé. Rires étouffés, gêne confuse et apparente improvisation des comédiens sont de rigueur. La



Photos : Arizona Distribution

caméra filme les tourtereaux vêtus d'un éclatant jaune poussin en parfaite harmonie avec la couleur moutarde des murs d'un bureau anonyme, dénué de toute afféterie. Toutes les entrevues avec les spécialistes, marqueurs des différentes étapes de la dégénérescence de Suzanne, adoptent cette mécanique de camaïeux, variant les teintes de gris, de vert ou de bleu. Originales, quoiqu'assez peu nécessaires, ces capsules colorées renforcent le réalisme poétique ambiant, tout en donnant du relief à un budget de production très limité. Fort heureusement, le procédé ne nuit pas à l'évocation de la déchirure d'une famille soudée, mais fortement déstabilisée. Car après la franche rigolade initiale, un virement de bord radical est opéré par les cinéastes alors qu'ils tournent leur objectif sur l'attachante vieille femme, devenue rieuse et taquine comme une enfant. Plus précisément, elle est atteinte de démence sémantique, ce qui la replie dans un monde imaginaire dans lequel elle seule parvient à trouver la cohérence. Elle rit de tout, s'émeut à chaque instant, déniche la beauté dans toute chose.

Les étapes du processus de dégringolade mentale de celle qui devra bientôt être nourrie à la petite cuillère sont illustrées simplement, sans dialogues superflus. Au lieu de présenter le drame d'un être réduit à la fonction de légume, les réalisateurs se concentrent sur les rapports humains, la magie de l'ordinaire, la simplicité du quotidien. Comme s'ils lançaient un appel à la vie, laissant la tragédie familiale planer sur les têtes de leurs protagonistes, sans jamais l'évoquer directement. Quant à cette situation inéluctable, pourquoi ne pas profiter du temps qu'il reste de la manière la plus digne, la plus généreuse et la plus légère possible,

semblent-ils dire au spectateur. Refusant d'envoyer Suzanne dans une institution spécialisée, dont ils connaissent trop bien les méthodes et les limites, son fils Alex et sa bru Noémie louent les services d'un aide-soignant débonnaire, grand amateur de hard rock. Ce personnage secondaire, que l'on croirait tout droit sorti de la télésérie *Strip-Tease*, apporte son lot de gags mémorables, à l'image de ce moment délicieux où il fait découvrir à sa protégée la version « heavy metal » des *Quatre Saisons* de Vivaldi.

Cela dit, si la comédie ne baisse jamais de rythme, l'évocation des dommages collatéraux de la dégénérescence est aussi présente. Car la maladie de Suzanne a une incidence de taille sur le couple lequel a ajouté à sa liste de souhaits futurs : un bébé, une vie rangée, peut-être même une petite maison en banlieue. Mais la malade exige une attention grandissante qui oblige le couple à mettre son bonheur entre parenthèses. Plongé dans une profonde crise existentielle, et bien que sa maternelle soit adéquatement supportée par le serviable mélomane, Alex enjoint donc sa conjointe à remettre leurs rêves à plus tard. Les semaines passent, cette dernière n'en peut plus. C'est à son tour de décréter une pause.

Le drame de Suzanne se fait alors illustration plus réaliste, presque naturaliste, de la dégradation des relations d'une jeunesse pleine d'espoir, déchirée par son incapacité à s'accomplir en dehors de la cellule familiale. Le rire laisse la place à une réflexion pertinente sur le sentiment d'appartenance à un clan soudé, le don de soi et l'abnégation. La charge émotionnelle parfois forte, mais dénuée de pathos, reste sans cesse en équilibre avec la simplicité, le naturel et la sagesse

qui ressortent des dernières séquences, à l'instar d'un dénouement touchant, apaisé, résolument tourné vers l'avenir.

Avec sa mise en scène alerte et colorée, sa tonalité douce et naturelle, **Une vie démente** devait compter pour réussir sur une interprétation à la hauteur, adéquatement dirigée. C'est le cas avec la sensible Lucie Debay (découverte sur notre continent en 2015 dans **Melody**). À ses côtés, des acteurs que l'on ne connaît pas et qui nous ont charmés par leur jeu tout en nuances : Jean Le Peltier, apparu récemment dans **Mon légionnaire**, et Gilles Remiche, qui tient le rôle de l'aide à domicile. Mais c'est la comédienne issue du théâtre Jo Deseure (vue dans **Toto le héros** et **Sœur Sourire**) qui remporte la palme avec sa composition remarquable d'une malade enfermée, sans le savoir, dans un monde qui n'est plus qu'à elle. Le travail sur la justesse des personnages est du reste une autre grande force de cette chronique belge charmante, inclassable, dont on se souviendra longtemps. (Sortie prévue : 25 février 2022) 



Belgique / 2021 / 87 min

RÉAL. ET SCÉN. Ann Sirot et Raphaël Balboni **IMAGE** Jorge Piquer Rodríguez **SON** Bruno Schweisguth, Marie Paulus et Ophélie Bouilly **MUS.** Nils Frahm **MONT.** Sophie Verduyck et Raphaël Balboni **PROD.** Julie Esparbes, Ann Sirot et Raphaël Balboni **INT.** Jo Deseure, Jean Le Peltier, Lucie Debay, Gilles Remiche **DIST.** Axia Films